

LE BLASPHEME

Chanoine J. M. A.

*(Suite)*2° COMMENT LES BLASPHEMATEURS SONT
QUELQUEFOIS PUNIS DE NOS JOURS

Un événement tragique eut lieu, au commencement de février 1847, dans la commune de Goupillères-Renfeugères. On était à table, dans l'auberge de Sylvain Levailant. Parmi plusieurs ouvriers réunis, l'un se prit à jurer le nom de Dieu, plus par habitude que par mauvaise intention. Le maître du logis lui fit, à cet égard, quelques remontrances amicales qui furent bien accueillies de cet ouvrier, lequel, du reste, avait des sentiments religieux. Alors un autre convive, ouvrier tisserand, voulant faire l'esprit fort, prit la parole à son tour et commença par nier qu'il y eût un Dieu ; puis s'encourageant à la fanfaronnade, par ses propres impiétés, il se mit à vomir contre Dieu et la religion les plus horribles blasphèmes.

L'aubergiste s'efforça de calmer cette frénésie par des paroles douces. L'ouvrier répondit avec ironie : " Ton Dieu, je veux aller souper ce soir avec lui ! " Au même instant, il tomba comme frappé d'un coup de foudre, la face contre terre. Il avait cessé de vivre.

Les assistants stupéfaits virent dans cette mort une punition du ciel.

Les journaux qui ont rapporté cette aventure, en citent fréquemment de semblables, et il leur en échappe mille pour une.

(Mémorial de Rouen, cité par la Voix de la Vérité, du 17 février 1847).

On a lu partout ce fait que, dans une de nos dernières émeutes, un insensé, qui, à Marseille, criait : " Vive l'enfer ! " s'étrangla de son cri et tomba mort avant d'avoir pu se reconnaître.

La même chose est arrivée ailleurs dans des circonstances identiques.

C'était en 1847. Des bergers gardaient leurs troupeaux. Un orage éclata, le tonnerre grondait avec un horrible fracas ; et les bergers, saisis de crainte, cherchaient un abri. L'un d'entre eux, voulant faire preuve d'un courage qu'il n'avait pas, se mo-